



Holtz, Grégoire. Paganisme et humanisme. La Renaissance française au miroir de la Vie d'Apollonius de Tyane

Dorine Rouiller

Volume 44, Number 3, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085853ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v44i3.38027>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rouiller, D. (2021). Review of [Holtz, Grégoire. Paganisme et humanisme. La Renaissance française au miroir de la Vie d'Apollonius de Tyane]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 44(3), 294–296.
<https://doi.org/10.33137/rr.v44i3.38027>

Holtz, Grégoire.

Paganisme et humanisme. La Renaissance française au miroir de la Vie d'Apollonius de Tyane.

Genève : Droz, 2021. 376 p. ISBN 978-2-600-06053-0 (broché) 59 CHF.

Le titre du livre de Grégoire Holtz porte déjà en lui la double ambition de l'enquête qu'il inaugure : il s'agit non seulement de retracer la réception à la Renaissance du texte de Philostrate sur la vie d'Apollonius, mais aussi d'éclairer, dans le même mouvement, le rapport complexe des humanistes avec le paganisme. Ces deux entreprises s'articulent tout au long de l'ouvrage, sans que la première ne se réduise jamais à une simple illustration de la seconde. L'étude se déploie sur cinq chapitres, qui traitent d'autant d'étapes essentielles dans l'histoire de la réception de la *Vie d'Apollonius* (VA) au XVI^e siècle. Le propos combine l'analyse textuelle la plus fine à une mise en perspective contextuelle d'une grande érudition. En faisant se rencontrer l'histoire du livre, l'histoire politique et religieuse, l'histoire intellectuelle et l'histoire littéraire, cette première étude conséquente sur la réception du texte de Philostrate à la Renaissance offre un éclairage aux perspectives multiples, dont l'intérêt dépasse de beaucoup le cas singulier qui en est l'origine.

En introduction est soulignée la « tension profonde » inhérente à la « légende » d'Apollonius au XVI^e siècle, entre fascination et crainte pour ce personnage récemment redécouvert, qui semblait faire preuve d'un savoir encyclopédique inné. « La VA, dès ses origines, est accompagnée d'une légende noire que le XVI^e siècle va redécouvrir en même temps que le récit de Philostrate » (17) : celle d'une signification anti-chrétienne de l'œuvre, affirmée par Eusèbe de Césarée dans son *Contre Hiéroclès*. La réception du texte sera marquée par les différentes interprétations, tentatives de légitimation ou d'accusation de la part des *médiateurs* (imprimeurs-libraires, traducteurs, commentateurs) qui s'en empareront au cours du siècle et contribueront à en orienter la compréhension. L'un des enjeux de la lecture de l'œuvre réside dans son attribution générique : tantôt fiction, tantôt *vie*, la VA est caractérisée différemment selon qu'il s'agit de créditer ou de discréditer son autorité. Mais au-delà du cas particulier d'Apollonius, c'est l'ensemble de « l'héritage païen » à la Renaissance que Holtz entreprend d'éclairer. Ainsi, d'autres Anciens sont convoqués sous sa plume : Apulée et Lucrèce (chap. 2), Ovide et Platon (chap. 3), Lucien (chap. 4).

Le premier chapitre porte sur la transmission de la VA depuis les Pères de l'Église jusqu'à la première traduction française (Lyon, François Juste, 1537) en passant par l'édition aldine de 1501. Après la « controverse chrétienne des débuts du christianisme », « l'éclipse médiévale » (87) et la première édition latine du texte, la réception française se caractérise par sa dimension facétieuse : la VA est lue, de manière ludique, comme un texte fictif.

Dans le deuxième chapitre, Holtz s'intéresse à la première édition savante intégrale, par Désiré Jacquot (Guillaume Cavellat, 1555), qui contient, comme celle de 1501, une reprise du texte d'Eusèbe. L'enjeu principal est ici de comprendre comment s'est établie l'autorité du texte et la fascination – quasi générale (Vives, Érasme et Montaigne ne sont pas dupes) – qu'il a provoquée. Après de belles pages sur l'intérêt des savoirs véhiculés par la VA pour les naturalistes et les voyageurs, la réflexion se tourne vers son apport politique et moral.

Le chapitre 3 concerne la traduction française de 1556 par Thomas de Sébillet. Dépouvue, celle-ci, de son « contrepoison » patristique », elle est en plus accompagnée d'une préface de Sébillet qui consiste en un « véritable plaidoyer en faveur de la VA » (141). Cherchant à déterminer pourquoi cette traduction est restée manuscrite, Holtz accompagne son analyse de développements essentiels sur le contexte éditorial. Le « discours apologétique » de Sébillet est une tentative de *réenchantement* de la VA, occasion pour Holtz de « discuter l'importance du concept de "fable" dans le processus de redécouverte des textes païens » (142).

Le chapitre 4 porte sur la première traduction française intégrale de l'œuvre, celle de Blaise de Vigenère (Paris, Abel L'Angelier, 1599), qui « s'inscrit dans le vaste programme de vernacularisation des textes classiques » (189). Elle passa pour être l'œuvre de Vigenère lui-même, cas de figure qui en dit beaucoup sur l'importance des *médiateurs* dans la réception. Deux caractéristiques de la lecture par Vigenère sont soulignées ici : son inclination pour le corpus hermétique et son intérêt pour le style d'écriture de Philostrate, qu'il tente de reproduire en français.

Au chapitre 5, Holtz se penche sur la réédition commentée par Artus Thomas (Paris, Veuve L'Angelier, 1611), dont il souligne la divergence profonde avec l'édition commentée précédemment. Pour la première fois en français réapparaît le texte d'Eusèbe, et Apollonius y fait figure de sorcier. La glose « impose un cadre interprétatif » (254) dont il s'agit de comprendre les conditions de possibilité. Copieuse, cette glose sur le modèle érudit des débuts

de l'humanisme s'explique en partie par la nature encyclopédique de la VA, mais elle contraste avec les pratiques de son temps, en plus d'avoir pour effet l'exact contraire de ce qu'elle visait : « conférer au texte honni et hérétique un statut et une valeur qui tendent à le rapprocher, malgré l'intention du commentateur, des textes sacrés » (300).

En conclusion, Holtz revient sur plusieurs aspects essentiels de la VA, tels que le mouvement général de sa réception, qui « semble aller du rire de Rabelais à la condamnation des démonologues » (303), le rôle essentiel joué par les *médiateurs* (dont font aussi partie les lecteurs citant ensuite la VA dans leurs textes), ainsi que sa dimension orientale fabuleuse, qui a sa part dans les critiques dont la VA fait l'objet. Une partie importante de la conclusion porte sur la dimension prophétique, voire divine, qu'on attribue à la figure d'Apollonius, en une sorte d'idolâtrie dont s'accusent mutuellement catholiques et protestants au temps des guerres de religion. Le propos s'ouvre finalement sur les siècles suivants et montre la perte de crédit de la VA en tant qu'histoire, à l'avantage d'une lecture fictionnelle, sans doute en raison, notamment, de la séparation progressive des savoirs mobilisés par cette œuvre syncrétique.

Arrivé au terme de cet ouvrage, on a bien compris pourquoi son titre fait de la VA un *miroir* pour les humanistes : elle les « questionne [...] sur leurs propres pratiques éditoriales, sur leurs critères de classement et de hiérarchisation des Anciens, elle leur renvoie le miroir de leur propre rapport au paganisme antique, fait d'admiration et de méfiance » (307). Et ce n'est pas rien.

DORINE ROUILLER

Fonds national suisse de la recherche scientifique / Humboldt-Universität zu Berlin

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i3.38027>

Klaassen, Frank, and Sharon Hubbs Wright, ed. and trans.

The Magic of Rogues: Necromancers in Early Tudor England.

University Park: Penn State University Press, 2021. Pp. x, 162 + 9 ill., 2 tables. ISBN 978-0-271-08929-4 (paperback) US\$22.95.

An addition to the Magic in History Sourcebooks series, *The Magic of Rogues* makes a modest but interesting contribution to historical scholarship. The purpose of the book is to bring together “manuscripts of magic and legal